

Le docteur John Carter de retour aux urgences

Dans « The Pitt », l'acteur Noah Wyle renfile sa blouse blanche

MAX
À LA DEMANDE
SÉRIE

Ce n'est pas un comeback officiel, mais il est difficile de ne pas voir dans *The Pitt* l'envie de renouer avec la série médicale sous adrénaline telle qu'*Urgences* en a établi le canon à la fin des années 1990. Le cocréateur de *The Pitt*, John Wells, y a d'ailleurs fait ses classes en tant que scénariste, producteur, puis réalisateur d'un certain nombre d'épisodes. On y retrouve également Noah Wyle, autre transfuge du Cook County Hospital, dont la carrière, à l'inverse de celle de George Clooney ou de Julianna Margulies, ne s'est jamais tout à fait remise d'avoir incarné le docteur John Carter durant quinze saisons.

Située non plus à Chicago (Illinois) mais à Pittsburgh (Pennsylvanie), *The Pitt* prend à rebours la proposition de son show tuté-

laire, et s'inscrit dans le temps court – quinze heures dans un service d'urgences, quinze épisodes, à la 24 heures chrono. Autour du chef de service, le docteur « Robby » (Noah Wyle lui-même), gravite un panel très représentatif de jeunes médecins en formation, plus ou moins chevronnés mais tous très attachés à démontrer leur valeur.

Lenteur des premiers épisodes

Par son dispositif, le temps passé en compagnie des soignants de *The Pitt* est compté. Pourtant, la série surprend par la lenteur et la relative faiblesse de ses premiers épisodes, tout entiers occupés à exposer, de façon un peu fastidieuse, les enjeux et dynamiques qui meuvent le rez-de-chaussée de cet hôpital public universitaire (l'équivalent de notre CHU).

Dans ce grand espace blanc, c'est comme si la lumière avait été rallumée et que les internes bénéficiaient d'un forfait maquillage-

brushing avant d'entamer leur journée de douze heures. Fini les « NFS, chimie, iono », chaque médecin est assisté d'une tablette numérique, et les notes autocollantes sont réservées aux paris entre employés. La médecine se veut inclusive et à l'écoute, sauf que l'empathie n'y est plus seulement une qualité que les praticiens développent au contact des patients, mais un prérequis pour que le service de l'hôpital soit bien noté, sous peine de fermeture.

Il y a bien un rat qui court entre les brancards et un interne qui passe son temps à se faire vomir, saigner, uriner dessus, mais ces *running gags* sont un peu faiblards, les situations prévisibles, et l'impression que la série se tient à distance de la société et de la ville où se déroule l'action – là où *Urgences* faisait surgir les maux de l'Amérique directement par la porte du service – domine.

Il faut pourtant tenir, car après la mort brutale d'un jeune homme d'une overdose d'opioï-

des, triste nouveauté des temps modernes, la série décolle. A peu près au tiers de la saison, elle renoue enfin avec ce que le genre réussit le mieux, une synchronisation minutieuse et sensible du temps court – les cas cliniques, les accidents, les énervements... – et du temps long – la vie personnelle des praticiens, les fêtures intimes des patients, cette époque qui ne tourne pas rond.

Une fois lancée, *The Pitt* galope, et à mesure que la journée avance, que les dossiers s'empil-

lent, que les patients meurent et que les soignants craquent, la série gagne en humanité, en profondeur et en puissance émotionnelle. Ce n'est peut-être pas *Urgences*, mais qui sait ce que la série deviendrait si elle était renouvelée ? ■

AUDREY FOURNIER

The Pitt, de R. Scott Gemmill et John Wells (EU, 2024, 15 x 50 min environ). Avec Noah Wyle, Tracy Ifeachor, Katherine LaNasa, Taylor Dearden.



Les docteurs « Robby » (Noah Wyle), Santos (Isa Briones) et Collins (Tracy Ifeachor), dans la série « The Pitt ». MAX